

vous faites donc là, dans votre lit, au lieu d'être au travail avec les autres ?

— Moi, répondit l'homme d'un ton rauque et affaibli, je ne fais rien. Il y a quelqu'un qui travaille pour moi. Et vous ?

— Vous devez bien le savoir. Je vais chaque jour voir un peu partout des malades. N'est-ce pas là mon ministère ?

— Ah ! dit-il froidement.

On causa un peu, très peu. L'abbé s'excusa d'être bref pour ne pas fatiguer.

— Faudra-t-il que je revienne ? hasarda-t-il en partant. Il n'eut point de réponse.

Il revient cependant le lendemain. Cette fois il s'entretint plus longuement. Ainsi pendant neuf jours, et on n'avait pas encore abordé la question religieuse. Le sujet était délicat avec cet impie avéré. Le froisser par un mot, c'eût été peut-être le rebuter pour toujours, perdre tout espoir de salut. Le thème de la conversation roulait naturellement sur un sujet cher au mécanicien : les machines.

Cependant, son temps pressait ; de son côté, le malade s'affaiblissait. Depuis quelques jours, la conversation se terminait invariablement sur le nettoyage des locomotives.

— Oh ! vous ne savez pas le turbin que ça donne, quand elles ont remorqué quelques centaines de kilomètres !

— Oui, ce doit être pénible pour vous ce travail !

— Oh ! ce n'est pas nous qui nous occupons de tout ça ; il y a des équipes de dégraissage et de réparation.

— Tant mieux pour vous. Ce doit être, en effet, bien malpropre.

— ... C'est vrai, mais après tout, avec ça c'est que dans votre " métier " vous n'avez pas que des affaires bien propres à faire !...

— Comment ?

— Oui, quand, par exemple, vous rencontrez de vieilles machines comme moi qui ont traîné et roulé partout sans jamais être nettoyées.

— Que voulez-vous ? C'est dût parfois ! On finit par y arriver avec de la bonne volonté. Tous les corps d'état ont leurs revers :